

## **JACQUES PELLETIER, S.M. (1917 -2000)**

Le père Jacques Pelletier, venu en contact avec les pères maristes dès 1930 et décédé le 27 juin 2000, emporte avec lui la plus longue sinon la plus vaste conscience de la présence mariste au Québec. Témoin de la première heure - ou presque - il a vécu toutes les péripéties de notre histoire et joua un rôle actif dans un bon nombre d'entre elles. On ne se surprendra pas si sa notice biographique prend ici ou là les allures d'une histoire de la province mariste canadienne. Ce n'est pas pour le faire disparaître dans un grand ensemble, mais pour mettre en lumière la place qui est la sienne au milieu de nous.

### **Petite enfance**

Joseph Maurice Jacques Pelletier naquit le 26 mars 1917 à Saint-Alexandre de Kamouraska. Il était le quatrième enfant à naître au couple d'Horace Pelletier et d'Éva Dumont qui s'étaient mariés en janvier 1911. Premier garçon de la famille, Jacques fut choyé par sa mère et par ses soeurs aînées qui s'accordaient tout naturellement à voir en lui un petit prodige. Alors qu'il était encore un bambin, la famille, dont le papa travaillait au sein de la fonction publique provinciale, était venue s'installer à Québec dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste. C'est là qu'il sera initié à la vie chrétienne. Il recevra la confirmation des mains du cardinal Louis-Nazaire Bégin le 24 avril 1924. Sa famille s'adaptera au milieu urbain jusqu'à s'identifier peu à peu à la petite bourgeoisie de la capitale.

### **Formation chez les maristes**

Après ses études primaires commencées en 1923 à l'école de la paroisse Saint-Jean-Baptiste et poursuivies en 1928 à la Maîtrise Notre-Dame de Québec dirigée alors par son fondateur, l'abbé Joseph de Smet, Jacques est admis au Juvénat des Pères Maristes, communauté nouvellement implantée dans le diocèse. En effet, le père François-Adolphe Rabel (1878-1965), alors provincial de Boston, venait d'acheter à cette fin dans Sillery la villa Beauvoir, ancienne résidence du riche commerçant de bois, Richard Reid Dobell. Cette maison avait été un moment convertie en une école apostolique par les autorités diocésaines (1924-1927); elle fut confirmée dans cette vocation par les maristes en septembre 1929. C'est dans cette maison cossue, mais assez peu adaptée au monde scolaire, que Jacques fera la première année du cours classique à partir de septembre 1930. Il y coudoyait les pionniers mêmes de la Société de Marie au Québec, Gérard Turgeon et Jean-Louis Petit entrés au juvénat une année plus tôt. Avec la vingtaine d'élèves qui s'entassaient vaillamment dans la vieille résidence, Jacques prend son mal en patience, car il voit peu à peu sortir de terre, tout juste à côté vers l'est, le nouvel établissement mis en chantier au printemps de 1931. C'est le séminaire actuel lancé comme un défi à la face de la grande dépression économique qui fait vaciller le monde occidental. Le nouveau juvénat ouvrira ses portes aux élèves le 2 décembre 1931.

Jacques - qui ne manque pas de qualités - n'est pourtant pas ce que l'on peut appeler un élève *bolé*. Il ne fréquente pas le peloton de tête dans le palmarès scolaire. En revanche, il fait preuve de forte volonté et de discipline. Son désir d'être prêtre le motive. Ses résultats manquent peut-être de panache mais non de solidité et de constance. Au surplus il se montre plein d'élan et d'énergie pour participer à toutes les

corvées qu'impose l'aménagement de la propriété du 2315 chemin Saint-Louis afin de doter l'établissement de terrains de jeu adéquats. Le tuf rouge des hauteurs de Sillery rencontre en lui un adversaire coriace et persévérant. Il exerce par ailleurs de l'ascendant sur ses pairs et contribue à apaiser la grogne suscitée à l'occasion par la discipline parfois excessivement rigide du père William Dauphin (1892- 1956) alors supérieur du juvénat. Aussi inspire-t-il confiance à ses éducateurs qui n'hésitent pas à le recommander au provincial de Boston, le père Louis-Marie-Henri Passerat de La Chapelle (1867-1947), lorsque, au printemps de 1936, se font les demandes d'entrée au noviciat.

Le 12 septembre 1936,- année centenaire de la fondation de la Société de Marie, - il se présente au père John Goergen (1880-1965) au noviciat situé à Princess' Bay, Staten Island, New York. Plongé au milieu d'un fort groupe de novices américains, Jacques se familiarise rapidement avec la langue anglaise et surtout avec l'esprit de la Société de Marie tel que les commentaires spirituels du père Jules Grimal (1867-1953) le présentaient aux maristes de l'époque. Si le cadre historique des origines et des constitutions de la Société de Marie était alors assez mal connu, la filière de transmission de l'esprit était nette. Grimal dont le père Goergen reproduisait l'enseignement avait été formé par le père Georges David (1827-1907), le secrétaire particulier du père Jean-Claude Colin et son assistant dans la rédaction des constitutions si longuement attendues par toute la Société et finalement remises par le fondateur au chapitre de 1872 et approuvées par Rome en 1873.

En septembre 1937, après un an de formation entre les mains du père Goergen qui enseigne la spiritualité un peu comme une science exacte, Jacques est accepté à la profession par le nouveau provincial de Boston, le père Alcime Cyr (1882-1973). Comme la province n'a pas encore de maison de philosophie et de théologie, le provincial l'envoie entreprendre ces études au scolasticat de Washington. La maisonnée là-bas est nombreuse cependant et on s'y trouve un peu à l'étroit. Jacques n'y restera qu'un an. Fortement engagée dans le ministère paroissial de langue française en Nouvelle-Angleterre, la province de Boston estime bon d'envoyer quelques uns de ses étudiants poursuivre leurs études en France. Manière aussi de maintenir des liens avec le berceau de la Société de Marie dans le Lyonnais. On joindra tout naturellement les jeunes maristes du Québec aux confrères franco-américains que l'on envoie recevoir leur formation aux sources mêmes de la Société. À l'automne 1938, Jacques traverse l'Atlantique et se retrouve au scolasticat mariste de Sainte-Foy-lès-Lyon où l'attendent Jean-Louis Petit et Gérard Turgeon.

L'expérience en terre française sera toutefois de courte durée. Le déclenchement de la 2e Guerre Mondiale le force à rentrer en catastrophe aux États-Unis à l'automne de 1939. La traversée sur un petit navire marchand n'offre pas le confort d'un paquebot de luxe, mais c'est un voyage vers la liberté dont Jacques savoure toute la valeur au fur et à mesure que les nouvelles lui apprennent les atrocités auxquelles il vient d'échapper. On le retrouve étudiant en théologie au tout récent scolasticat de Framingham dont la province de Boston vient de se doter. C'est là qu'il sera ordonné à la prêtrise le 2 février 1943. C'est le troisième finissant de Sillery à devenir prêtre. Au début de l'été, il rejoindra les deux premiers, Gérard Turgeon et Jean-Louis Petit, à son alma mater pour entreprendre une longue carrière dans l'enseignement.

## Les engagements apostoliques

Avait-il rêvé d'être professeur? On peut en douter. L'avenir montrera que ses talents naturels poussaient dans un autre sens. Ses débuts furent un tantinet difficiles. Le père Jacques, un peu distrait ou trop confiant, goûta à la médecine d'élèves taquins, sinon turbulents, qui mettront à rude épreuve sa patience et sa détermination. Mais il n'était pas homme à se laisser décourager ou dissuader. Si la pédagogie n'est pas sa ligne de force, son intérêt pour les élèves lui gagnera rapidement l'affection et l'admiration des juvénistes qui trouvent en lui un homme proche de leurs préoccupations et désireux de tout mettre en oeuvre pour leur permettre de se développer selon leurs meilleures attentes. Ils lui seront redevables de deux institutions qui vont fortement marquer la vie étudiante et améliorer la qualité de la formation offerte au séminaire. Lui-même, de 1943 à 1950, suivra des cours d'été à l'université Laval en français et en pédagogie pour acquérir les compétences que ses élèves étaient en droit d'attendre de lui.

En 1944, le vent était à l'indigénisation. Le juvénat s'affiliait à la faculté des Arts de Laval et tentait d'ajuster davantage son régime pédagogique à la réalité québécoise. Sentant l'intérêt que les élèves manifestaient envers la littérature que l'on appelait alors *canadienne* et que les professeurs franco-américains n'abordaient guère, non seulement introduit-il cet enseignement au niveau des classes, - à travers le bien modeste manuel de Mgr Camille Roy - mais il fonde une association dont le but sera de faire découvrir et de potasser les auteurs québécois et de favoriser l'expression orale élégante de même que l'expression écrite poétique ou littéraire. **L'Association Saint-Laurent** était d'inspiration nationaliste selon le sens que ce mot avait à l'époque; elle trouvait ses mentors et ses maîtres à penser en l'abbé Lionel Groulx et en l'étoile montante d'alors, Mgr Félix-Antoine Savard. Les poèmes d'Émile Nelligan étaient à l'honneur et faisaient l'objet de mémorisation ou de commentaires estudiantins naïfs et gauches, mais éveilleurs de sensibilité et de goût pour le monde intérieur. Une génération de maristes a bu à cette source ouverte par le père Jacques et ils s'en sont trouvés bien. Les pères Picard, Lessard, Rivard, Bélanger, Côté, Desrosiers et Vachon, pour ne mentionner que ceux-là, ont une dette de reconnaissance envers le fondateur de l'**A.S.L.** car il leur a mis entre les mains un outil de développement personnel qui complétait ou dépassait l'enseignement magistral. Bien avant le terme barbare de s'éduquants, les juvénistes participaient à leur propre formation et en dessinaient eux-mêmes des lignes importantes grâce à la complicité d'un professeur à l'écoute des besoins.

Complémentaire à l'Association Saint-Laurent, les **Échos de Sillery** sont une autre institution que le séminaire doit au père Pelletier. Désireux de maintenir des liens avec les finissants du séminaire rendus au noviciat de Staten Island, New York, ou au scolasticat de Framingham, Mass, les plus grands parmi les élèves se tournèrent vers le professeur qui leur semblait le plus proche d'eux et le plus sensible à leurs désirs. Avec lui, ils lancèrent le petit journal du séminaire. C'était en 1947. Écrits à la main, enjolivés de dessins frustes, imprimés dans des casseroles de gélatine, les premiers numéros des **Échos** n'avaient rien à voir avec ce qu'il est possible à n'importe qui de réaliser aujourd'hui avec un ordinateur. Mais la créativité et la débrouillardise y trouvaient l'occasion de se donner carrière. Sous la gouverne du père Pelletier qui dirigea le journal jusqu'en 1952, les **Échos** revêtirent peu à peu une livrée plus conforme au

genre. La visée cependant demeurait le lien avec les anciens de l'école et le banc d'essai pour ceux chez qui le goût d'écrire était en train de naître.

### **Un intermède: la prédication de retraites**

Après dix ans dans les salles de cours, le père Jacques reçoit une nouvelle obéissance. En septembre 1952, il entre dans l'équipe de prédicateurs dont le pied-à-terre est le séminaire de Sillery. Il remplace le père Lucien Gagné nommé à Sainte-Croix pour superviser la construction de l'École d'Agriculture. Il forme équipe avec les pères Édouard Tremblay (1892-1974), ancien missionnaire à Tonga, homme coloré et attachant, et Jean-Eudes Gaudreau déjà en train de se tailler une réputation enviable dans ce ministère. Le père Pelletier ne poussera pas de longues racines dans ce terreau. Aimait-il ce ministère ? L'a-t-il plutôt accepté comme celui de l'enseignement par obéissance religieuse ? Il en parlera peu sinon pour dire qu'il y acquit une meilleure connaissance de la morale chrétienne, pour lors le sujet le plus développé dans la prédication de retraites paroissiales. Surtout il découvrit que le contact avec les gens de nos paroisses rejoignait en lui des aspirations profondes encore peu assouvies. Sans le savoir clairement, il apprivoisait le ministère qui allait occuper l'essentiel de sa vie de prêtre. Quant au reste, il aura à peine le temps de se bâtir quelques schémas de retraites et déjà il est invité à autre chose.

### **Le monde scolaire suite et fin**

#### **Supérieur à Sillery**

Le 1er août 1954, le père Jacques Lambert, provincial de Boston, lui annonçait que le père général le nommait supérieur de la *domus constituta* qu'était le séminaire de Sillery. C'était la première fois qu'un Québécois, ancien de Sillery, était nommé à la tête de la maison importante qu'était le séminaire avec ses seize religieux et ses quelque quatre-vingt-dix élèves. Les **Échos** soulignèrent fastueusement le retour du fondateur au sein du monde scolaire. L'accueil fut chaleureux, mais la tâche du père Pelletier ne s'annonçait pas facile; il remplaçait un homme très aimé des parents comme des élèves, le père Robert Mailloux (1912-1968) dont le supérieurat avait marqué la maison. Au juvénat de Sillery depuis son ordination en 1937, le père Mailloux qui rayonnait la bonté avait gagné l'affection d'un peu tout le monde. Lui succéder demandait autant d'humilité que d'audace. Le passage se fera tout en douceur, avec beaucoup de tact et sans précipitation. Les anciens élèves le remarquaient avec bonheur: Jacques Pelletier avait gagné en maturité et il affichait une personnalité attachante et avait pris de l'assurance. Les deux ans dans la prédication avaient été plus qu'un intermède; ils avaient affiné des choses et mûri des attitudes.

Comme supérieur de Sillery, le père Pelletier devenait - sans le titre - comme le régional des maristes du Québec. Si le provincial de Boston administrait le Québec mariste de façon immédiate et personnelle, il n'en consultait pas moins le supérieur de la maison principale comme son homme de confiance sur le terrain. À ce moment de l'histoire, la Société de Marie connaissait une forte croissance au nord du 45e parallèle: fondation de l'école d'agriculture de Sainte-Croix, paroisse aux Iles-de-la-Madeleine, prêt de professeurs aux séminaires d'Ottawa et de Gaspé et bientôt une maison de théologie pour les scolastiques canadiens. À l'instigation de plusieurs confrères, dont

particulièrement le père Louis-Philippe Parent, le père Pelletier pilota le dossier de l'établissement d'un scolasticat dans le voisinage de Sedes Sapientiae pour lors facultés ecclésiastiques de l'Université d'Ottawa et qui deviendra l'Université Saint-Paul. Ce que le père Pelletier ne soupçonnait pas, c'est qu'il préparait par là son départ de Sillery.

Mais n'allons pas trop vite en affaire. Le supérieurat du père Jacques marque le début d'une nouvelle étape dans l'évolution de l'établissement scolaire qui depuis quatre ans déjà avait troqué le nom de Juvénat pour celui de Séminaire. Le changement de nom n'était pas une concession à une mode quelconque, mais un *positionnement*, comme on dirait aujourd'hui, pour accéder aux subventions gouvernementales jusqu'ici refusées aux institutions trop étroitement associées aux communautés religieuses et qui apparaissaient comme repliées uniquement sur leurs fins propres. À l'issue de longs pourparlers, les évêques avaient consenti à ce que les juvénats religieux s'appellent des séminaires et accèdent au rang de ces institutions plus prestigieuses. La perspective d'aide de l'État commençant à se dessiner, l'essor économique général améliorant la situation financière des familles, le séminaire pouvait envisager d'accroître sa population étudiante sans se jeter dans des problèmes financiers et sans dépendre trop lourdement des finances de la province religieuse de Boston. En fait, la province mère venait d'abandonner la pratique d'un per capita consenti pour chaque étudiant depuis la fondation en 1929. Ce per capita un long moment avait été aussi important que la pension payée par les familles. En 1956, le nombre des inscriptions franchit la barre des cent élèves : 114 séminaristes fréquentaient l'école. Pour accueillir tout ce jeune monde, l'établissement s'engageait dans l'ère des transformations physiques, série de métamorphoses surprenantes où la valse des cloisons permettrait en quelque sorte de quintupler l'espace intérieur. Le dortoir des grands doublait en superficie, absorbant l'ancienne infirmerie et quelques chambres de pères au dernier étage de la maison.

### **Supérieur à Ottawa 1957-1958**

Cette ouverture sur l'expansion allait se poursuivre. Mais le père Pelletier ne la verrait pas de l'intérieur. Comme on y faisait allusion plus haut, la fondation d'une maison de théologie à Ottawa allait exiger du personnel que le séminaire de Sillery allait fournir selon des habitudes en train de s'institutionnaliser. Le provincial de Boston nommait le père Jacques supérieur de la nouvelle maison qui accueillait en septembre 1957 les six premiers scolastiques maristes formés en terre canadienne. La fondation outaouaise était ambitieuse. En plus de la résidence pour les scolastiques, on comptait encore un Foyer d'étudiants universitaires, rue Hawthorne. Mais ce projet ne dura qu'un an. Quant à la résidence des scolastiques, rue Wildwood, c'était un modeste pied-à-terre qui avait *subi des ans l'irréparable outrage*. Il nécessita des réparations importantes que le frère Arsène Pelletier soutenu par le père Jacques mena à bonne fin. Il n'en demeurait pas moins une vieille maison peuplée de craquements et traversée de courants d'air.

### **Le ministère paroissial 1958-1974**

Ce n'est pas l'inconfort des lieux toutefois qui provoqua le départ du père Pelletier à l'été de 1958, soit un an seulement après son arrivée dans la capitale fédérale. Sa nomination à Ottawa n'avait sans doute pas été pour lui la trouvaille du siècle. Il se sentait un peu comme un hors-d'oeuvre dans ce milieu trop sèchement

intellectuel à son goût. Mais c'est l'appel du ministère paroissial qui joua la carte décisive. Le père Vincent Robichaud (1912-1989), provincial de Boston, avait convenu avec Mgr Albéni Leblanc, évêque de Gaspé, la prise en charge par les maristes de la paroisse Notre-Dame-de-Fatima aux Îles-de-la-Madeleine. Il y avait nommé en octobre 1955 les pp Edgar Therriault, curé, et William Bourque, vicaire, deux anciens professeurs de Sillery. Comme après trois ans le père Therriault souhaitait une nouvelle obédience, le provincial se tourna vers les maristes canadiens pour prendre la relève. Le père Pelletier, c'est le cas de le dire, fut l'heureux élu.

### **L'Îles-de-la-Madeleine 1958-1962**

En août 1958, le père Jacques entra dans le ministère avec lequel il allait se découvrir de très nombreux atomes crochus. Le contact avec les gens, la sollicitude à l'endroit des soucis concrets des personnes, la réponse aux besoins spirituels, le soutien dans les situations difficiles, le partage des peines aussi bien que des joies, le père Pelletier se trouvait parfaitement à l'aise dans toutes ces activités. Il aimait accueillir au presbytère et aller visiter les gens dans leurs maisons ou dans leurs lieux de travail. Il apprit rapidement à connaître ses quelque deux mille paroissiens. Il les décrira comme possédant *un esprit de simplicité qui rejoignait notre esprit mariste*.

Ce fut pour lui une profonde déception quand le conseil vice-provincial du Canada en 1962 décida de retirer les maristes des Îles. Il combattit aussi vivement que le lui permettait l'obéissance cette volonté des supérieurs, multipliant les démarches, fourbissant des arguments pour démontrer que cet engagement correspondait bien à notre mission de congrégation. Par ailleurs, la levée de fonds pour la construction d'une église touchait au but, les gens souhaitaient garder les maristes. Son insistance n'était pas ignorance des problèmes vécus. Le rôle du père William Bourque (1905-1971) comme agent de syndicalisation n'était pas au goût de tout le monde, et le nouvel évêque, Mgr Paul Bernier, exerçait à l'endroit des religieux une politique jugée inacceptable à Boston. En tout état de cause, la planification globale des autorités maristes allait dans un autre sens. Tout en laissant sur place le père William Bourque pour un an encore afin de diriger la paroisse avec le père Roch Bertrand et de mettre une dernière main à la syndicalisation des pêcheurs et des employés d'usine pour l'ensemble des îles, le conseil rappelait le père Jacques à Québec en août 1962.

### **Dolbeau: 1962-1968**

L'ex-curé de Fatima n'eut pas le loisir de savourer son amertume bien longtemps. La vice-province canadienne venait d'accepter une demande de Mgr Marius Paré, évêque de Chicoutimi. Il s'agissait de fonder la paroisse de Saint-Jean-de-la-Croix dans la petite ville de Dolbeau, au nord du lac Saint-Jean. Une fois encore il était l'heureux élu. Mais cette fois, il s'agissait d'une fondation même si la paroisse voisine, Sainte-Thérèse d'Avila, avait ouvert une mission sur le territoire depuis 1960. Sur le plan des structures paroissiales et des associations, tout était à faire. Installé curé le 5 septembre, le père Jacques s'attela à la tâche avec fougue et talent. Véritablement pasteur, il donna le pas aux contacts, accueils, visites, rencontres et partages. Le curé fondateur écrira dans l'album du jubilé d'argent de la paroisse: *C'était toujours dans la joie que chaque dimanche, du haut de l'escalier menant à la salle de l'école du Sacré-Coeur servant d'église temporaire j'accueillais les paroissiens et que je vivais avec eux cette rencontre du Christ vivant. J'ai vécu avec eux six belles années durant lesquelles*

*j'ai reçu une collaboration de plus en plus grande.* Des liens d'amitié très forts se tissèrent entre paroissiens et pasteur; de nombreuses gens de Dolbeau vinrent visiter le père Jacques encore dans sa dernière maladie; ils témoignaient de la qualité des contacts que ce prêtre pasteur savait créer avec ses gens.

### **Sainte-Croix de Lotbinière 1968-1974**

Les pères maristes oeuvraient à l'École d'Agriculture à Sainte-Croix de Lotbinière depuis 1953. Le curé de la paroisse avait souvent recours à eux pour le secondar dans le ministère paroissial. Leur réputation dans le pays était excellente. Nulle surprise à l'été 1968 de voir le diocèse de Québec confier la paroisse aux soins de la communauté. Pour le père Lucien Gagné, provincial, c'était un cadeau inespéré que le cardinal Maurice Roy faisait aux maristes. Il rêvait de cette paroisse depuis longtemps. Il fallait y nommer un pasteur de choix. C'est le père Jacques, curé sortant de Saint-Jean-de-la-Croix qui fut pressenti pour occuper le poste. Avec le père Placide Labbé comme vicaire et le père Georges-Julien Côté comme conseiller en éducation chrétienne pour la région pastorale, il s'amena à ce gros village superbement posté sur les hautes berges du Saint-Laurent.

Dès l'année suivante, un quatrième homme s'ajoutait à la communauté du presbytère dans la personne du père Bertrand Huot, aumônier à la polyvalente. La paroisse était dotée d'une église magnifique : le père Pelletier avait quitté un gymnase d'école pour une cathédrale. Âgé de 51 ans, toujours très en forme, le père Jacques prenait selon toutes apparences la plus belle cure de sa vie de pasteur. Tout porte à croire qu'il en fut bien ainsi. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles: s'il faut en croire les archives étrangement muettes sur ces six ans à Sainte-Croix, le père Pelletier y coula des années heureuses. Sans doute les temps avaient changé: nous vivions l'après-concile avec les bouleversements qui s'ensuivirent. Simple dans son approche, souple dans son agir, le curé qui succédait à une sorte d'institution, le chanoine Deblois, sut faire prendre les tournants souhaitables à une pastorale passablement vieillie et consolider ce qui était une des belles paroisses rurales du diocèse. Sans désespérer, de 1968 à 1974, il mena sa barque vaillamment sur les bords du grand fleuve.

### **Aumônerie d'hôpital 1975-1982**

Les apparences ne disent pas toujours toute la vérité. Les six ans à Sainte-Croix avaient laissé leur marque dans la santé du père Jacques. En 1974, au terme de son mandat, il demanda une année sabbatique, histoire de se refaire physiquement et de se préparer à un nouveau type de ministère. Il avait maintenant 57 ans et il souhaitait tâter de la pastorale hospitalière, d'autant plus que des postes s'ouvraient dans le coin de pays qu'il affectionnait, le Lac Saint-Jean. Après une année d'études à l'université Laval avec résidence au séminaire de Sillery, il décrochait une maîtrise en pastorale hospitalière et acceptait dès juillet 1975 un premier poste d'aumônier au Centre hospitalier de soins prolongés de Métabetchouan. Sans parler de coup de foudre, le père Jacques se plut grandement dans ce travail qui mettait en oeuvre ses capacités d'empathie et de compassion. La visite régulière des malades était pour lui non seulement un devoir, mais aussi une joie. Sa réputation avantageuse incita le vicaire capitulaire de Chicoutimi, Mgr Roch Pedneault, lorsque vinrent les réaffectations de postes à Métabetchouan en 1979, à lui confier un poste d'aumônier à l'hôpital de

Roberval où les pères Gérard Turgeon (1914-1980) et Narcisse Mayrand avaient oeuvré avant lui. De 1979 à 1982, il parcourut ce gros hôpital, apportant aux malades l'attention et la délicatesse d'un vrai pasteur.

### **Retraité mais pas à la retraite**

En 1982, le père atteignait ses 65 ans. Un peu dans la confusion qui régnait alors dans les esprits concernant la retraite obligatoire, il crut devoir donner sur le champ sa démission comme aumônier en titre à l'hôpital de Roberval. Il n'entendait pas vivre en retraité, mais travailler selon un autre rythme, sans les contraintes d'un poste rémunéré. Après deux ans comme résident au presbytère de Sainte-Odile à Limoilou, avec remplacements occasionnels au Centre-Dieu de Place Laurier et un peu de prédication missionnaire, il reconnut avec son provincial qu'il était trop jeune pour demeurer plus longtemps dans ce statut incertain. Il accepta donc à l'été 1984 de se joindre à titre de supérieur à l'équipe mariste de **Longueuil** qui oeuvrait à l'hôpital Pierre-Boucher et dans un foyer pour personnes âgées. Il se porta responsable de l'aumônerie au centre Mgr-Coderre. C'était une tâche qui lui convenait parfaitement. Il passa quatre ans dans ce service auprès des aînés qu'il comprenait comme intuitivement et qu'il respectait infiniment.

### **Retour en paroisse**

En 1988, le père revint au ministère paroissial en Gaspésie, dans le diocèse de sa première cure, cette fois à **Grande-Rivière**, à titre de vicaire. Après deux ans dans un travail qui taxait assez fort ses capacités physiques, il avait 73 ans, il accepta volontiers, en janvier 1990, d'aller prêter main forte à **Dolbeau** qui venait de perdre le père Guy-Charles Leclerc (1923-1990). Il renouait avec des paroissiens qu'il connaissait bien et parmi lesquels il ne comptait que des amis. Sans le titre de vicaire, il rendait les plus grands services aux confrères chargés de la paroisse, les pp Normand Daigle, curé, et Jean-Paul Grenier, vicaire. Mais surtout, il vaquait à la tâche qu'il était venu à privilégier par dessus tout: la visite toute gratuite des gens, surtout des malades et des personnes âgées. En 1994, les maristes, forcés à faire des choix déchirants, quittaient Dolbeau. Ce fut un coup dur pour le confrère qui avait fondé la paroisse et s'y dépensait encore avec autant de joie que d'énergie. Il avait oeuvré 22 ans dans le ministère paroissial.

### **Dernier port d'attache**

Au sortir de Dolbeau, il revint à **Québec**. Son pied-à-terre fut d'abord la Maison Provinciale (1994-1996), puis la Villa Beauvoir, le lieu de ses débuts dans la Société de Marie. Déchargé de toute besogne institutionnelle, le père Jacques découvrit très vite de nombreux foyers de vieillards en attente de pasteur, particulièrement du côté de la paroisse Saint-Benoît-Abbé à Sainte-Foy. Le père Raymond-Marie Moreau, curé, lui ouvrit toutes grandes des portes qu'il ne demandait qu'à franchir. Le travail ne manquait pas. Ce sont les forces qui le trahirent. Au cours du printemps 1998, il fut hospitalisé à l'Hôtel-Dieu de Québec pour traiter un début de cancer. Il se défendit avec l'énergie qu'il avait manifestée tout au long de sa vie. Après des semblants de rémission et des

périodes de repos à l'infirmerie des Frères Maristes à Château-Richer, il dut quitter la villa Beauvoir au cours du printemps 2000. Après un bref séjour à la Maison Jean-Claude-Colin de Saint-Augustin, il rentra à l'infirmerie de Château-Richer vers la fin de mai. Ce sont les portes de la mort qui maintenant s'ouvraient devant lui. Émacié, devenu l'ombre de lui-même, il regarda sans ciller, mais avec grande foi, la visiteuse qui allait l'introduire devant Celui qu'il avait aimé et servi. Il décéda paisiblement le mardi 27 juin 2000. Le dur combat qu'il avait livré l'avait délivré. Il n'était pas un homme aigri d'avoir perdu la bataille. Il illustre plutôt la parole énigmatique du roi Ézéchias: *Mon amertume amère me conduit à la paix.* (Isaïe, 38,17)

### **L'homme tel qu'il m'a semblé**

Bien des traits de caractères ont été soulignés et de nombreuses prises de position révélant les valeurs profondes de l'homme ont été signalées au long de ces notes. Il ne peut s'agir de les reprendre une dernière fois. Qu'il suffise de mettre en relief une attitude caractéristique du confrère. Elle tire un trait continu dans sa vie. Par là, tout ne viendra pas en lumière, - la vie d'une personne garde toujours ses zones de mystère - mais un profil se dégagera. Si on le juge injuste ou peu ressemblant, chacun pourra corriger à sa guise.

Le père Jacques Pelletier a vécu selon l'obéissance religieuse tout au long de sa vie, les confrères peuvent en témoigner. Mais cette voie n'était celle de la facilité. La soumission ne lui était pas naturelle. De caractère entier, il épousait avec véhémence certains points de vue et contestait avec chaleur certaines décisions des confrères et même des autorités lorsqu'elles heurtaient ses convictions ou ses choix personnels. Lettres, appels téléphoniques, rencontres, longues heures de discussion, il ne négligeait rien pour faire valoir ses idées et pour combattre les positions adverses. Longtemps conseiller provincial sous le provincialat du père Lucien Gagné, les séances du conseil ne manquaient pas de vie.

Les supérieurs ont pu trouver à l'occasion qu'il n'était pas reposant, mais il ne fut jamais un insubordonné. Après que tout avait été dit - et de préférence deux fois plutôt qu'une - il se ralliait à la décision sans le moindrement essayer de la torpiller ou d'en montrer l'inviabilité. Il n'avait pas abandonné son point de vue pour autant - il rappellera encore rendu à bout d'âge qu'on avait eu tort de quitter les Îles-de-la-Madeleine en 1963 - mais jamais a-t-il refusé les obédiences successives qui lui furent proposées ou s'est-il traîné les pieds dans l'une ou l'autre pour montrer que les supérieurs n'y entendaient rien. Pour lui, l'obéissance ne se ramenait pas à une forme de démocratie où triomphent les décibels, mais il croyait à la discussion et à la consultation.

Mais cette volonté de batailler n'était pas le fait d'un esprit contrariant. Elle visait un objectif précis. Il avait un véritable parti-pris pour le travail en paroisse. Ce fut probablement sa plus grande passion. Jusqu'à la fin, il vantera ces engagements au niveau de notre province, déplorant qu'on les quitte, applaudissant lorsqu'on en acceptait des nouveaux. Pour promouvoir son option, il faisait flèche de tout bois. Ainsi il écrivait à l'économe provincial en novembre 1993: *J'ai lu avec intérêt ton rapport financier, et j'ai conclu que les paroisses sont encore nécessaires pour le bien matériel, et surtout qu'elles sont les lieux par excellence d'évangélisation: les non pratiquants, les divorcés, les séparés, les pauvres (matériellement et spirituellement) etc. etc.* La logique ici est bien celle du cœur.

Certains maristes ont pu se faire des cas de conscience devant les refus du père Colin pour de tels ministères. Il n'était pas de ceux-là. Pour lui, le bien à faire était la considération déterminante. Sa conviction profonde voulait que la paroisse soit le lieu par excellence pour rencontrer les gens, découvrir leurs besoins véritables et y répondre en se mettant à leur service pour leur dire le Dieu qui les aime. Pour lui, ceux qui réclamaient de nouveaux ministères plus missionnaires étaient des idéologues déconnectés du réel. Il voyait la paroisse comme un microcosme formée de pratiquants et de distants, de familles à unir et de familles à réunifier, de jeunes à visiter dans les écoles et de jeunes à aller chercher, fût-ce au fond des ruelles. Car la structure paroissiale formait le tremplin pour rejoindre tous ces gens et la maison pour les rassembler. Cette vision idéalisée de la paroisse ne le quitta pas et il souffrit de ne pas la voir partagée par tous les confrères. Mais il demeura attaché à tous les membres de sa famille religieuse et manifesta un vif intérêt pour tous leurs projets. Il était ainsi: il ne parvenait pas toujours à embrasser toute la réalité, mais il accueillait tous ses frères avec chaleur et respect. Tel m'apparaît cet homme que la mort nous a ravi, mais dont la marque reste gravée dans les coeurs.

Paul-Émile Vachon, s.m.